plus grand nombre. Le voyage a donc fourni aussi à ces « musulmans de base convenablement cultivés mais sans plus » à leur départ, une sérieuse largeur de vue puisqu'il les a rendus capables de témoigner pour tant d'hommes.

Et pourtant, ce niveau du politique que le géographe itinérant dépasse d'emblée a sans doute compté dans l'évolution de la culture géographique elle-même. Cette évolution de la notion d'*iqlīm*, renouvelée et transformée, qu'A.M. a si bien mise en lumière n'est-elle pas liée en partie à l'apparition des autonomies locales? N'y a-t-il pas un renouvellement semblable des vieux poncifs de la *šuʿūbiyya*? Le recours si empressé à ces développements rhétoriques obligés n'exprime-t-il pas plus que l'adhésion aux thèmes convenus d'un genre littéraire, de même que l'*adab*, curieux des merveilles du monde, accueille maintenant tout naturellement l'attention neuve portée en bien des pays aux passés régionaux : qu'on songe à l'inscription de ʿAḍud al-Dawla sur les ruines de Persépolis.

« Une géographie des différences? » fait mine de s'interroger A.M. pour finir. Certainement, et la découverte gourmande, par ces hommes, de la diversité du monde musulman en train de naître, que ce beau livre nous permet de revivre, comme d'autres grands livres (on pense évidemment à Braudel) l'ont fait pour d'autres régions du globe, avec un moindre souci de l'attention aux vécus retrouvés.

Jean-Claude GARCIN
(Université de Provence)

Gérard DÉDEYAN (éd.), *Histoire des Arméniens*. Privat, 1982, réimpression 1986. 701 p. dont chronologie et indices sélectifs, 24 cartes, 54 illustrations hors texte.

Cet ouvrage collectif, divisé en plusieurs chapitres rédigés chacun par un auteur, retrace à destination d'un public averti les principales péripéties d'une histoire mouvementée. La partie qui nous intéresse ici, de la préhistoire au début du XIX[e] siècle, occupe les pages 7 à 437, l'invasion arabe prenant place à la page 135.

Le chapitre introductif, « Terre, peuple et langue », présente le cadre physique et les hommes. Rédigé par R. HEWSEN et F. FEYDIT, il regroupe, en une quarantaine de pages, des informations très variées. Celles qui concernent le relief et l'écologie sont parfois mal maîtrisées. Dans la description de la genèse géo-morphologique de la région, on relève (p. 22-23) cette affirmation péremptoire concernant les diverses roches rencontrées, « ... toutes celles-ci d'origine primaire étant — comme toutes les montagnes d'Asie — le résultat de la solidification de la croûte terrestre... ». Plus utile et plus actuel est le rappel (p. 28) des séismes ayant éprouvé la région, consignés dans les chroniques.

L'inventaire des ressources naturelles et des traditions agricoles prête parfois à sourire. Ainsi p. 30 : « Strabon affirme que pas moins de 20 000 poulains étaient fournis en tribut par les rois arméniens, ce qui peut en partie expliquer leur rareté actuelle ». P. 31, l'auteur oppose les céréales cultivées en plaine à l'orge, au froment et au maïs cultivés sur les pentes non irriguées, et précise que « la culture de la soie est largement pratiquée » et que « les principaux insectes sont les tarentules et les scorpions ». En revanche, la question complexe de la langue arménienne, de son insertion solitaire dans l'indo-européen, de la première attestation d'une littérature écrite

BCAI 6 (1989) G. Dédeyan (éd.): Histoire des Arméniens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(*grabar*) au V^e^ siècle de notre ère et des dialectes qu'elle a engendrés est présentée avec clarté (p. 38-47) à l'usage du béotien que je suis.

Ce sont principalement les chapitres suivants (3 à 10) qui retiendront l'attention des historiens de l'Asie occidentale musulmane médiévale. Constamment confrontée au fait arménien, ceux-ci, en général, maîtrisent mal la langue grecque et ignorent la langue arménienne. Rares furent ceux qui, à l'instar de Marius Canard et de Claude Cahen, firent l'effort nécessaire pour accéder aux sources chrétiennes d'Orient dans leurs langues de rédaction. C'est pourquoi un ouvrage offrant l'état de la question en 1980 est précieux pour les historiens arabisants et ils ne peuvent être que très reconnaissants à Gérard Dédeyan pour l'utile instrument de travail qui leur est fourni. Un constat symétrique pourrait être, à cette occasion, opposé aux byzantinistes et aux historiens de l'Arménie, ignorants en général des sources arabes non traduites. Ainsi, dans l'excellent chapitre de Bernadette MARTIN HISARA, « Domination arabe et libertés arméniennes (VII^e^-IX^e^ siècle) », chapitre sur lequel s'appuient la plupart des réflexions que nous allons présenter dans ce compte rendu, l'apport de l'historiographie arabe n'a été pris en compte qu'à travers des ouvrages de seconde main. Le récit couvrant le IX^e^ siècle, (notamment p. 204-213) aurait été plus complet si les nombreuses pages que Ṭabarī et Ibn al-Aṯīr consacrent à ces affaires avaient été relues.

Pour un historien de l'Asie occidentale musulmane, sensible au pouvoir assimilateur de l'islam, la résistance de l'identité arménienne à travers les siècles pose un problème. L'ouvrage offre quelques éléments de réponse.

Linguistiquement, nous sommes en présence d'un rameau solitaire surgi de l'arbre indo-européen, phénomène comparable à celui du grec. De plus, l'arménien n'a jamais été parlé par des populations qui ne se reconnaissaient pas cette identité et a conservé de ce fait un caractère de confidentialité pour les non-arméniens. Or les circonstances voulurent que l'Église arménienne, persécutée par le clergé zoroastrien à l'époque du concile de Chalcédoine, ait été alors hors d'état de prendre position ; ce n'est que plus tard qu'elle se rattacha théologiquement au mouvement monophysite. De ce fait, sans jamais se couper définitivement de la culture religieuse gréco-byzantine qui constitua la base d'un enseignement bien structuré, elle s'attacha à conserver un mode d'expression, langue et alphabet, qui lui fût propre. Cela lui permit de maintenir une attitude d'indépendance jalouse à l'égard du patriarcat de Constantinople, sans manifester constamment une hostilité ou une agressivité comparables à celle des syriaques ou des coptes. Cette position religieuse singulière conforte l'identité nationale autour des descendants de Grégoire l'Illuminateur tout en permettant une attention, exceptionnelle chez des monophysites, à l'évolution culturelle du monde chalcédonien.

Un ordre social typiquement aristocratique, archétype de la structure que le XIX^e^ siècle savant associa dans ses fantasmes à la race indo-européenne (cf. H. Laurens, *Journal Asiatique*, 1988, p. 371-381), constitua à travers les siècles une autre singularité durable des Arméniens et contribua à en sauvegarder l'identité. Dans cette contrée de hautes terres, entaillée de vallées profondes, au climat rigoureux et aux ressources limitées, les communications d'un canton à l'autre furent toujours malaisées malgré la traversée du pays par de grands itinéraires commerciaux. Très tôt, des pouvoirs locaux administrèrent d'une manière autonome chaque vallée. Ces pouvoirs étaient détenus par de grandes familles, qui, au début de notre ère, avaient été alliées à la noblesse parthe.

BCAI 6 (1989) G. Dédeyan (éd.): Histoire des Arméniens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Tout aussi rebelles que celle-ci à un idéal impérial centralisateur, elles avaient entretenu après la chute des Arsacides des rapports difficiles tant avec les empereurs sassanides qu'avec les souverains byzantins. Une hiérarchie sociale répartie en quatre classes, grands seigneurs autonomes, petits seigneurs vassalisés, hommes libres et serfs, un droit d'aînesse réservant strictement le patrimoine au fils aîné et maintenant à travers les siècles un lien étroit entre canton et famille, l'existence d'une caste religieuse s'attribuant, après comme avant la conversion au christianisme, la majeure part des fonctions ecclésiastiques, l'absence de ville importante, tout contribuait à perpétuer une structure politique où toute référence à un État dominateur était absente. Un des chefs d'une grande famille se faisait reconnaître une prééminence, notamment pour commander l'armée commune en cas de guerre, mais ce n'était là que l'ébauche d'une royauté plus symbolique que réelle, exercée par un *primus inter pares*. Ce titre royal passait d'une famille à l'autre aisément, seule réalité politique instable dans une structure millénaire.

Quand les Arabes se lancèrent à la conquête de l'Asie occidentale, mettant à mal Sassanides et Byzantins, leur action fut accueillie avec sympathie par le clergé arménien, très sensible à leur strict monothéisme. Par ailleurs, le pays étant escarpé et la population connue pour ses capacités militaires, les Arabes préférèrent négocier plutôt que de s'imposer par la force. Un traité imposa un tribut en laissant une autonomie politique et religieuse totale aux habitants. Cette situation d'un protectorat imposé à un « royaume » chrétien par l'Islam n'était pas courante. On ne peut guère la comparer qu'au pacte que les Arabes conclurent avec les Nubiens, avec cette différence fondamentale que la vallée du Nil en amont d'Assouan demeura longtemps hors de l'espace islamique alors que l'Arménie, tout en conservant son autonomie politique, linguistique et religieuse, fut englobée dans l'Empire omayyade et servit de base à des opérations dans le Caucase et jusque sur les bouches de la Volga. La valeur reconnue du cavalier arménien amena les Arabes à exiger des princes locaux des hommes montés, qui purent demeurer chrétiens mais durent combattre pour l'islam sans avoir droit à une solde.

Cette situation exceptionnelle ne se modifia que lentement, même si, sous ʿAbd al-Malik, un gouverneur arabe fut nommé. Trois révoltes éclatèrent au VIII[e] siècle, provoquées dans un premier temps par une augmentation des exigences financières des musulmans, puis par des interventions pour modifier la hiérarchie des familles au pouvoir. À l'époque abbasside, une pression pour islamiser la région par l'implantation de populations exogènes se décela. Les nomades arabes s'infiltraient dans les parties basses, les kurdes dans les montagnes. Pourtant, jusqu'à l'arrivée des Turcs seljoucides au XI[e] siècle, le noyau central de l'Arménie demeura administré par les grandes familles traditionnelles. Il y eut adéquation tacite entre les aspirations aristocratiques et autonomistes des Arméniens et la profonde répugnance de l'anarchie fondamentale des Arabes à l'égard d'un État trop centralisé et trop structuré.

Comme toutes les régions de montagne au climat sain mais aux ressources limitées, l'Arménie produisait plus d'hommes qu'elle ne pouvait en nourrir et fournissait nombre de recrues ou d'immigrants aux armées et aux cités byzantines comme musulmanes. Dans le chapitre 7, « Vocation impériale, les Arméniens à Byzance (IV[e]-XI[e] s.) », Gérard Dédeyan attribue une ascendance arménienne à la plupart des basileis et des grands de l'Empire byzantin qui jouèrent un rôle dans la Renaissance macédonienne. Je ne sais ce qu'en pensent les spécialistes de Byzance mais, dans l'histoire de la Syrie au XI[e] siècle, on trouve souvent mention du préfet de

BCAI 6 (1989) G. Dédeyan (éd.): Histoire des Arméniens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

police ou du général arménien au service des Fatimides. Cela deviendra encore plus vrai au Caire sous le régime du vizirat militaire instauré par l'Arménien Badr al-Ǧamālī, comme le montre un ouvrage récent d'Angèle Kapoyan-Kouymjian.

La place réservée à l'art, traité par Nicole THIERRY, est réduite eu égard aux larges compétences de celles ci et aux controverses qui agitèrent les spécialistes de l'art roman au début de notre siècle. Les Arméniens passent pour avoir conservé chez eux les secrets de la stéréotomie qui fit la gloire de la Syrie byzantine et pour les avoir transmis tant aux Grecs qu'aux Arabes musulmans. Le dossier est encore insuffisamment documenté; pourtant on ne peut s'empêcher de rapprocher les arcatures aveugles qui ornent les avancées semi-circulaires de Bāb al-Futūḥ et de Bāb Zuwayla, construites au Caire sur ordre de Badr al-Ǧamālī, de certaines absides d'églises byzantines du X^{e} et du XI^{e} siècles, même si celles-ci furent édifiées en briques. Les Arméniens pourraient donc avoir été à l'origine de transferts de techniques architectoniques entre monde chrétien et monde musulman et réciproquement, et de leur diffusion à travers le Moyen-Orient.

On ne peut évoquer ici les pages très riches sur les mouvements de population en Asie Mineure, avant et pendant les Croisades, et sur le rôle capital que jouèrent encore une fois les Arméniens entre les Francs, défenseurs du Christ, et les Turcs et les Kurdes, défenseurs du Coran, peuples nouveaux venus dans la région mais ayant repris à leur compte les vieilles querelles. Les Arméniens s'y montrèrent sans doute moins prudents et avisés que précédemment.

En arrêtant notre réflexion sur l'apport de cet ouvrage à l'époque qui précède les Croisades, nous n'avons pu qu'effleurer le sujet traité. Certes, quelques critiques peuvent être faites sur le fond comme sur la forme. Les cartes, nombreuses et souvent empruntées à des ouvrages soviétiques, sont parfois peu lisibles ou dotées de légendes incompréhensibles (p. 168). Le découpage des chapitres est arbitraire, certaines époques (IX^{e}-X^{e} siècles) sont traitées deux ou trois fois, d'autres sont presque passées sous silence (histoire politique du XIII^{e} et du XIV^{e} siècles). Les pages consacrées à l'économie pourraient être enrichies grâce à une utilisation de l'apport des chroniqueurs, voyageurs et géographes arabes ou persans traitant de la Djézireh et de l'isthme arméno-caucasien. Pourtant, le bilan global est très positif et nous incite à espérer une rencontre scientifique tripartite, historiens de l'Arménie, historiens de Byzance, historiens de l'Orient musulman pour disserter ensemble des échanges commerciaux, culturels et ethniques et des tensions militaires qui animèrent cette région frontière durant le siècle qui précéda les Croisades.

Thierry BIANQUIS
(Université Lumière - Lyon II)

Muḥammad b. ʿAlī AL-ʿAZĪMĪ al-Ḥalabī (482-556), *Tārīḫ Ḥalab*, éd. Ibrāhīm Zaʿrūr. Damas, 1984. 509 p.

Il s'agit là d'un texte souvent cité, rarement consulté. Claude Cahen avait découvert cette chronique à Istanbul et avait publié les années 455 h. à 538 h. dans le *Journal Asiatique*, 1938, p. 353-448.

a. *L'introduction.*

L'éditeur a placé en tête une page extraite d'*Aḫbār ʿUbayd* mentionnant le goût prononcé que le calife Muʿāwiya affectait pour l'histoire. Puis il se lance dans un plaidoyer très damascain

BCAI 6 (1989) G. Dédeyan (éd.): Histoire des Arméniens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net